

## Autobiographie

Pourquoi ? Je haïssais. Mais j'ai toujours vécu ainsi, sans doute, inscrivant le récit d'un voyage que je ne fis pas.

Si j'avais un jour fumé une cigarette dans les toilettes d'un lycée, où chaque chose parlait - de moi de mon absence parmi ces paroles alors peut-être j'aurais pu en revenir à la normalité du schizophrène qui n'a vécu que pour l'instant de son délire ?

Je n'ai jamais aimé mon ombre  
Toute mon enfance est une cour d'école  
où je masturbe de hideux enfants, l'un après l'autre  
savamment  
pour leur broyer le sexe  
qu'ils s'enfuient  
mais mon chemin a vraiment accompli son possible – rien – pour  
ne jamais croiser leurs mots

Et je voudrais parler de ce voyage  
en esquisser les monts et les ruisseaux  
si j'étais une plaine... j'ai eu tant de mal à la décrire !  
Peut-être, après tout, ai-je été une plaine.

Existerait un paysage de l'amour  
(mais il ne se vit pas, on s'y accroche avec d'insaisissables  
serpes)  
pour vous affamer de monde...

J'aimais des lèvres, des neurones et des seins  
mais je voyais rien de tout cela, j'étais une photographie

J'aimais être un choral de Jean-Sébastien Bach  
pour oublier que j'aimais aussi être en vie

Mais elle m'a affirmé que nous irions baigner  
dans le couloir où l'on s'attarde  
et j'avais une peau si blême  
une peau de jachère  
et elle – avec ses serres, ses grandes dents --

Elle que je n'aimais pas mais qui me vomissait  
si bien que j'aurais toujours besoin d'elle  
et de son incompréhension

Le sein qu'on ne t'a pas offert  
est tel à la lumière affreuse d'une ville  
rampant tout autour de toi --

La monstruosité des acacias  
génère aussi, du loin de ta fenêtre,  
une musique effrayante de pluie

Non – tu n'as pas dormi  
mais tu t'éveilles, c'est  
dis-tu – le crime  
un gênant jour t'a convié, si jaune !

Je n'avais rien à faire de mon week-end. Je voulais juste m'assommer d'angoisse. Ce qui m'éveilla, ce fut l'idée d'un piano, ou mieux ! D'un clavecin, d'une pièce de Jean-Sébastien Bach. Et l'idée se greffa, sur chacun de mes doigts, de jouer de l'orgue avec oeil, avec l'orgueil de ce qui veut -

Je voudrais simplement parler d'amour  
mais il me semble déplorer les mots  
et tel à la pornographie, l'amour  
n'existe pas, ne sort qu'en pièces de  
la sphère de l'inconscient

Je n'ai pas fait l'amour, mes caresses ont tué -

Si l'autre rive était  
inaccessible, je l'ai su, puis  
oublié  
le mètre de mon inconstant retour,  
je voulais le connaître

c'était bien ma chair

Je suis devenu, pour moi, l'abîme  
de l'ignorance d'autrui.

## Dialogues

Une atmosphère de non-suivi pourvoie  
en cas de chute.

Etrange, n'est-il pas ? Le vent  
a cessé de souffler

Nous aurions reconnu, grâce à ces arbres  
le soufflet divin

Rien n'y a fait  
nous ne voulûmes ni nous abîmer  
au risque  
simplement de rencontrer  
la grâce  
du savoir  
ni  
nous draper dans les vétustés  
qui nous auraient parés  
tous ces hivers  
durant

Comme lorsqu'on arrache une dent,  
les autres prennent sa place.  
Toutes s'écartent,  
n'obéissent pas au compromis qui les suggère,  
simplement plus larges mais jamais –  
oui, chacune irait son propre chemin.

Il y aura des jeunes gens  
et également des demoiselles  
nubiles.

C'est pourquoi il y a des hymens.

Je me souviens de l'époque où tout se procréait  
en de multiples conséquences.  
C'était là que fleurissaient nos premiers mythes.

Il y eut tout d'abord les genres, les nombres.  
Survint Jean-Sébastien Bach.  
(Il chevauchait un clavecin !)

Il faut en revenir aux origines.  
Les fondements de la musique tonale, par exemple  
- qui est née dans les églises.

La génération des modes,  
le complexe incestueux de la musique  
parce qu'elle était savante,

la parole.

Mes pairs,  
communiquiez avec partitions, grimoires  
et autres  
analogues.

Mangiez  
dans la cervelle de l'un de l'autre.  
On pourrait y puiser son imagination aussi.

Vous connaissiez.  
L'incompréhension seule permettrait ceci,  
à travers divers jeux de l'interprétation.

Votre bizarrerie est même.  
Tout tient compte de votre multitude.

C'est l'endroit le plus secret de la planète, un vrai linceul. Et nous étions tous deux, puisque aujourd'hui je n'étais qu'un, refusant (ou même abdiquant) tout oeil extérieur à moi-même. Aussi, nous étions parfaitement nus.

Mais ce n'était qu'un boulingrin, rien de mythique. Et nous étions ardents, plutôt enclins à faire l'amour qu'à la prière (était-il vrai, comme nous le songions peu, que nous n'avions aucune raison de prier ? Nous n'étions qu'une variation).

C'est l'endroit chatoyant qui a déteint sur nous aussi. De violacée, notre peau s'est faite bien plus jaune. Et ces dorures nous gênaient, pour ce qui est de s'embrasser ou de communiquer.

La question est de savoir : est-il bien nécessaire que j'aie un corps, une âme, etc ?

Question qui ne se pose pas ---

Le souvenir me gagne : il atteint droit au cercle de son acception suprême.

C'est-à-dire, plutôt de fantasmes  
de réalités mêlées,  
proliférées.

Dans une chambre aux vitres miroitant  
les murs  
qui miroitent  
la porte  
qui esquisse un escalier,  
une autre chambre,  
un corridor, etc.

Ou mieux : me disperser parmi le mobilier de ma chambre ?

Chimère ! Nous vous voyons avec vos dents.  
Ce sont les nôtres qui nous font souffrir

L'anarchie, stade suprême du sérialisme (qui, en retour, en est la concrétisation).

Parce que les éléments de la série sont uniques, c'est-à-dire autonomes (quoique interdépendants). Ainsi, la série se conçoit comme une grappe plus ou moins dense (de 1 à n éléments), autonome et corréllée avec d'autres séries. L'événement non répété est sériel ; une famille d'événements différenciés et associés par leurs quelconques caractéristiques, jamais répétés eux-mêmes et cette série ne se répétant jamais telle.

## **Le jugement de rien**

La blancheur de la pièce centrale.

Divers essais ne nous ont pas instruits.

Jean-Sébastien Bach s'est tu.  
L'accalmie est rêvée mais le chant ?

Non écrit -

Le récit se fera, n'ayez crainte  
en la diversité.

A présent toutes Les présences du rire sont réunies.

le récit du suicide est exact.

Une pièce dodécaphonique de Schoenberg a parfois peine à imprégner l'esprit, de sorte que, quant à l'opéra, on ne connaîtrait rien, par un après-midi fastidieux de concentration, qu'un soliloque – larmoyant.

A quoi, bien sûr, ne se résume pas la musique. Les yeux lourds, la fièvre basse, on tente encore de discerner l'intrigue.

Moïse et Aaron, au fait, ce sont ces frères. C'est Abel et Caïn sinon qu'au crime, s'est substitué la polémique du dieu parlant, du dieu muet, des termes de sa dictature.

Et ici, un choral bien plus grave : « Parce que les Tables elles-mêmes ne sauraient éveiller d'émotions. Il faut les falsifier avec quelque chose d'intérieur. »

Une notion, sérielle, pourvoira et rendra seule de façon parfaite et incompréhensible le dilemme de Moïse.

« A présent, dit-il, j'ai conscience de défendre quelque chose de beaucoup plus important que ma propre existence », mais il ne sait quoi.

Ce n'est pas la notion sérielle, qui n'est elle-même qu'un instrument et qu'il ne maîtrise pas, de plus. « Ma loi est peut-être mal énoncée mais elle est là. » Et sans application.

Schoenberg, parti en train, se demanda lui aussi, le long de son trajet, la fin qu'il pouvait, de surcroît, donner à l'oeuvre.

## Corps à corps

L'impression d'immobilité se retourne. A présent, elle veut nous faire payer son confort.

En avant pour de longues discussions avec des êtres imaginaires. L'immatérialité du coude-à-coude où l'on expose à l'inconscient une pensée amoindrie, fatiguée par de fictives luttes, est compensée par la diversité des sensations, par leur arrête et par leur puissance de suggestion.

Nous sommes ici, à n'en pas douter, comme devant une montagne, à nous interroger quant à savoir si elle viendra, nous refusant à l'inviter.

« Mais j'irai te chercher moi-même ! »

Une tension extrême, infime également et donc fort simple, caractérise l'immobilité. Non pas les souvenirs, qui prennent beaucoup trop d'efforts. L'esprit ne génère plus, pour lui, que de vagues sensations, des éclats de paroles, qui ne concordent pas avec les semblants de pensées avoisinants.

Un rêve pulvérisé dès les premiers moments : l'éveil. Les yeux grand ouverts, rien ne reste. Un rêve pourtant dense, vif. Et, en toute dernière instance, vaguement, un nom (le nom d'une personne qui existe, que je ne connais guère et qui sera heureuse de ne jamais le savoir). Une notion : le changement brusque, soudain, sur laquelle je disserte, sur un cahier tel à celui-ci, avec ma plume.

## Jour de neige

« J'ai pris une décision. Je ne sais pas si c'est la bonne mais... Il faut que ça continue. Je ne voulais pas tout casser. »

L'autre, d'une voix soudain enjouée.

« Tu as vu : il a neigé, hier. »

« Oui, ce matin aussi. »

Réponses qui ne s'adressent à personne, que je reçois en mon sein, pour un sinistre réconfort.

Enfinement ---

La neige qui tombe dans un rêve dont il semble qu'on a refusé de se souvenir, dont on s'est vu, plutôt, par soi, refuser le souvenir, n'est pas la neige au quotidien, neige qui, en ces bas-lieux parisiens, n'aura griffé que quelques jours à peine. Mais les conflits qu'elle résout, qui se résolvent contre elles, adoptent ce docile bien-être de la fonte, en l'esprit, si celui-ci n'est pas trop haut.

Eclat impressionnant, menaçant, des neiges éternelles.

« Ma mère va récupérer deux colombes. »

Puis, le silence.

Ayant dit cela, elle regarde sa montre, puis observe tout autour ; le bus ralentit. Jamais un tel silence. Pas d'enfant aujourd'hui dans le bus. Lundi, jour de vacances.

« Que deviennent les gosses ? »

Jour de neige ---

## **Hector sans voix**

Le policier Hector inspecta la maison et voulut en sortir.

Il n'y parvint jamais mais la maison grandit, ou plutôt elle se modifia, passant de l'un à l'autre des états qui dérangent la civilisation, le policier Hector.

Rarement il comprit l'inaccessible lien qui n'était plus le lieu d'où il voulait sortir car le jugement, fût-il certain, se tenait à l'extérieur.

Il lui fallut se dépêcher : il en sentait ici même l'imminence.

## **Pas de rêve cette nuit**

Pas de rêve notable cette nuit ? Voilà qui est bien ennuyeux. Mais on se scandalise, en moi, de s'éveiller si tôt, on se rebiffe et dans une veille en demi-teinte s'écoulent quelques moments, au seuil desquels, quand je parviens à la conscience, toute rêverie est oubliée.

Pas de sommeil notable pour la nuit. Pour aujourd'hui.

Je voudrais m'attarder sur le qualificatif « notable ». Et plus précisément sur son suffixe « -able ». On a dû déjà en parler ; je n'ai pour ma part entendu que des bribes. Pour ce que je connais de l'anglais, « able », ce simple et puissant vocable, a un écho dissipé et d'une présence extrême en moi.

De sorte qu'un rêve notable m'apparaît, en plus d'être introuvable, proprement divin. Je ne désespère pas, sachant, par d'autres expériences parfois effrayantes, vraies, qu'un rêve peut, tirant une force inexhaustive de soi, se creuser en réalité, tout à fait comme s'il vous venait éveillé, comme si même j'en étais l'auteur.

Un rêve tout à fait capable. ---

Les mécanismes de l'esprit, de l'inconscient, ne s'arrêtent certes pas au rêve. Partout où il y a intrusion de l'imagination, on peut voir sa marque.

Et dissenter, longtemps.

Car l'analyse, sous quelque jour qu'elle se produise, ne se contentera jamais, j'en ai bien peur, de réparer les divers univers se partageant mon écriture, fût-elle unilatérale, c'est-à-dire inconsciente ou pensée absolument a priori.

Fiction, fantasme. Ambition creuse...

De même, je puis jouer à ce jeu, de surprendre ici ou là quelque parole quotidienne, espérant ou non la faire fructifier. Il y a donc de l'instinct du voyeur à expérimenter une matière a priori irrésoluble – à l'imagination. Une matière qu'idéalement, je devrais engloutir. Non. Telle n'est pas l'ambition qui me soulève.

Je n'espère pas mieux. Le grand pardon du mot, c'est son silence. C'est mon inconscient, hormis son inconstance.

## Faits divers

On l'a lu ce matin dans le journal : deux tonnes de haschich auraient été saisies. Or, tout le reste a été tu.

Je ne parle pas des méthodes, qui sont celles d'un pays démocratique. Ce qui m'est venu à l'esprit avec, je l'admets, un brin de voyeurisme, c'est, au-delà de l'amas inimaginable du délit le plus tranquille qui soit, mué en un autre appétit, une autre saine joie – une bénédiction, l'argent !

A présent ils gisent en prison ou plutôt ils respirent. C'est qu'à présent ils vivent ce en quoi ils ne pouvaient croire. Et c'est aussi pourquoi ils gisent car pourtant rien, sinon, ne s'est éteint. Aussi, lenteur et excès se succéderont, irrésistible déséquilibre, jusqu'au moment où le verdict aura passé.

Je ne les imagine pas tels à leur sentence.

Il se fait, me répond-il, que je les ai connus. Rien, en moi, ne fut transformé alors, le simple récit, chaque ville : Saint-Denis, Persant Beaumont. L'une insignifiante ? Par rapport à l'autre, non, mais par saccades (des illusions), c'était évident : chaque instant de sa vie aurait pu le conduire à cette coupure de presse. Prononcé un point-virgule, ils se joueront dans leur fin toute chaste.

La mort, ici, n'est pas le simplement lieutenant du crime qui n'existe pour personne, ni en eux (un jeu), c'est l'impression. Au chant du coq, dit-il, je me suis éveillé, puis levé pour acheter un journal.

Entre-temps, d'autres choses se sont passées.

Notamment, ils ont passé une nuit ; rien n'est joué. Ils ne le savent pas encore. Ils jouent, ils font semblant d'être terrorisés. Tant mieux, qui sait demain ce qui les aidera à s'échapper.

Il n'existait plus de limites, précise l'article et cependant le titre, dans sa raideur blasphématoire, semblait avoir déjà pesé l'affaire.

On serait seul, on fait donc ce que l'on veut, c'est la quiète loi ; mais que fait-on, car les murs se taisent, dérangent nos idées, les rectifient mais les malmènent – sans raison apparente ?

La fenêtre des rideaux n'empêchera en rien la rêverie, le solidaire saut au-dehors. La pensée n'a pas place en prison.

Comme une fonction simple se dévoile : un éclat. Et ne meurt pas ensuite.

J'imagine assez bien le policier Hector à ce moment, qui regarde ou écoute (il ne sait plus !) car le jugement peut se précipiter d'un instant à l'autre. Tout est dans le journal. Servira-t-il de pièce à conviction ? Non, tout cela est juré.

Mais il y a des caméras, on emmènera plus tard les bobines de films on ne sait où. Chacune est pesée. On les recense malgré tout car on ne sait pas où elles vont. C'est la simple vérité, aussi. Soyez donc justes : nous vous filmons.

C'est pour l'éternité ? Le temps, jusqu'à présent, n'a pas été pesé. Tout est donc rejetable. Tout est pourtant présent, peut-être trop.

Si donc les comédiens qui se sont donnés ici, entre Persant-Beaumont et Saint-Denis, pour une scène qui n'a pas duré, existent, nul n'applaudit. Le silence même, avec la chaste voix de nos journaux, exulte. Je ne sais.

## **Secousses**

Symptôme : vulnérabilité,  
fantasme, émoi.

Reconnaissance de ce qui s'agrippe.

Je

suis cette simplification de l'être au monde,  
ma propre agonie.

Sensitif secours, par lesquelles de tes courbes me viens-tu ?

Puis je m'inquiète ou je m'endors  
pour ne pas craindre, déjà survenu,  
le son de cloche de l'éveil.

## Productique

La production des fumées ne se compare pas avec celle des  
vapeurs

Il y a coloré et coloré

comme un rythme qui sourd

Ô

lumineuse beauté,  
tiens !

En-deçà, c'est un champ  
ou un vaste domaine, des portes claquent  
on ne sait où.

Car le message qu'on a enfanté  
tient  
à vous parler.

Hypothétique  
fin de monde  
contentée.

## **L'autre spectacle**

Etrange ! Pour la première fois, je m'éveille sans rêve, pour ainsi dire (quoique je sache fort bien que ce n'est là qu'une illusion).

Le spectacle interdit ? - Un autre ?  
Le même, certainement.

**ON NE VOIT PAS**

Alors je tente, parfois, semble-t-il, avec succès, de saisir les mouvements de mes esprits, leur excès, leur irrationalité, leur dogme, etc.

Ses dogmes. Je les reconnais.

Il y a mieux. **MAIS JE N'AI PAS LE TEMPS. JE VOUS RACONTERAI CELA PLUS TARD.** Comme ma poésie a été transformée, au point que j'en ai peur, en simple jeu de l'inconscient. Mais il me faudra l'accepter : c'est ce que j'ai voulu, c'est ce à quoi j'ai travaillé. Pas de raison, et pas question, d'arrêter à présent.

Tendance à l'hallucination, même trahie, comme immanquablement, idées (« Gloire du long désir » ? Hum...)  
L'heure passe si vite !

Tout me dit de poursuivre.

## Scène

Puise dans ta main  
ô cette courbe  
la falaise

qui

te déclina

en strates de nuits claires  
et jours de pluie

\*

Est-ce que tu crois vraiment que cela pourra t'aider de jouer avec  
les flammes ?

Lâche ces allumettes.

## Silences de la parole

Au-dehors, toutes sortes d'anecdotes se taisent, que personne ne remarque ; la parole mettrait fin à leur ambivalence par tous réaffirmée.

Tous, qui se sont laissés aller à d'autres soucis. De toutes façons, il fallait qu'on soit très préoccupés.

L'absence de politesse à écrire ne me régénère pas. Le soupçon de n'avoir en aucun cas pu dire ce que je désirais ou, en un même battement de cil, ce qui était, me transperce. D'un bond, je sais qu'il n'y a rien à répondre.

Un sol s'émiette ; et dans la continuation, ailleurs, de ma désintégration de papier mural, il y a également un fragment de la beauté – parce que cela ne peut être autre chose que son flanc. Je connaissais un ciel, il y a quelques jours. D'un même mouvement, il y a l'eau.

L'âme s'émeut d'être aussi une image. Pour désespéré qu'on soit, le hangar est celui où se joue l'explosion réalisatrice, le vieux cliché dont les parois s'érodent : je sais, pourtant, ce qui est vrai, de moi, du monde, sinon de toute l'expérience.

Pas la galle pour de lumineuses brisures mais la côte à fléchir, avec la tête encerclée de parures de chien et d'ours, et un reniflement qui ne peut en finir, comme des bâillements trop soudains et trop longs.

Car tout auparavant devrait être restreint. L'ambiguïté, un maître-mot, s'impose comme une massue et ce n'est pourtant pas par-dessus la montagne d'un mot indivisible ou insondable que je me hisse, car les cahots sont vrais ; ils s'avèrent tels à des pertes de la mémoire, des résurgences, adorées sur le tard, menaçantes : chacune.

L'indifférence peut pouvoir si on le dit. Mais qu'on se le répète, et voici : je n'ai pas de salive. Je me reconnais en toute sécheresse. Le cercueil peut se délivrer lui-même.

Comme si vous aviez jamais écrit selon quelque sujet  
admettant qu'il se meuve  
indépendamment de tout le reste

Le jeu de mots ne tient pas en place. Il cherche à y voir plus clair  
mais lui aussi tourne autour de soi.

Il n'y a qu'une manière d'avancer : j'étais enfant, je jouais avec  
d'immenses sphères de feu, des allumettes. Et j'appris qu'une  
fumée pouvait geindre et ramper. Ce que vous êtes n'est guère  
autre : faites ensuite, pour vous, la différence.

C'est un précipité de l'enthousiasme mort qui m'a jeté au bord de  
la route.

Etroites circonstances, vraiment : de ne savoir si l'on a désiré ou si  
l'on vient à se désagréger ; une partie se jouant, chacune cache  
mal son jeu – imprévisibles coups qui tombent. C'est vraiment le  
seuil qu'ils désignent.

Bouclez la boucle, je vous prie.

Quand je ne t'ai pas, tu me manques. Mais comme je ne t'ai jamais, comment faire pour savoir que tu me manques ? C'est peu ou prou ce qu'on appelle l'intuition, comme lorsque l'on s'approche de savoir ce qui est vrai ou non, c'est la sensation sale de la nuit qui bat son plein.

Ta présence me reconforte vraiment. C'est la plaie qui indique où jeter un oeil.

Le seuil de l'émotion s'arrête ici, puisqu'il n'y a qu'un creux et des fumées ou des sarcasmes, des morceaux de ville pour nous habiller.

La secrète unité  
du fou et de la folle  
chacun divisé

Mais non. Peut-être désirais-tu que je ne parle de reine. Je ne m'excuse pas, incapable d'imaginer.

Sur les rives de la Seine  
jonchées de pas limites

Voulez-vous que ceci s'invoque en une parfaite expression ?  
Chacun a deviné ceci pourtant : chaque chose a été changeante  
et rien ne semble devoir s'en remettre avant longtemps. Comme  
quelque tour de magie.

## Poétique des névroses

Evidemment tout commence avec des propos très vagues, récités par la voix irritante d'un enfant, syllabiquement lent, le texte entre aveu et accusation ne se regarde pas lui-même ; il est destiné à l'oubli, à de simples structures se parasitant. L'aveu ici est superflu et l'accusation portée, envers qui ?

La chose extrême dont la parole témoigne est ainsi vide et son espace est mesurable. Il suffit de se taire mais ceci force à en témoigner. J'en veux pour preuve la vision du train.

Les cosmogonies altérées prennent ici et comme de retour une âme ; un sac à main ou un manteau, un fauteuil isolé ou un visage, n'offrent pas exactes leurs diverses crispations.

La voix de femme derrière  
qui énonce un reproche et surenchérit.  
Je doute que cela soit  
même pour un instant  
en exode constant vers l'autre.

Et cette crispation irrite assurément : l'épreuve d'un voyage tel ne serait, sans cela, en rien une expérience spirituelle.

Entendre les roues dérailler n'apparaît pas un droit chemin vers l'inconscient.

## Poème

Il a fallu qu'on dise, à un moment ou à un autre, la réalité. On a donc discuté, toute musique aidant sauf le mot, de ce qui est, de ce qui reste à naître, de ce qui n'a pas lieu d'être. On a interféré de sorte que la justification au moins paraisse claire.

On avait provoqué, avec peut-être trop de hâte, les soubassements du mot à nu vivant, une expérience de la biologie.

On aurait voulu raconter, philosopher. Restait l'expiration.

Et j'ai bien pu changer d'idée en compulsant les lignes qui précèdent, comme si j'avais eu droit à dégager.

Pour ce qui crie et creuse et reste sur le pas de la porte, accumulation de parcelles bâties devant moi, au même point où j'en suis arrivé, pour me rendre l'instant plus commode.

\*

Pour parler, j'ai assez de ma respiration ; pour jouir aussi je me suffis.

Mais pour me pendre il me faut une corde

Et pour m'étrangler même il me faudrait faire usage de mes mains.

Une expérience de la chair : jouir trop hâtivement, exprès, pour n'en rien retirer. Puis le silence, la colère, d'autres fantasques humeurs vous viendront, madame, rhabiliez-vous. J'avais juste voulu vous expliquer.

Vous préférez les bruits du train.

A l'heure où il partait, j'entrais en gare. Donc, j'avais tout le temps désiré, bien trop comme une pierre qu'on tend au couteau inutile car il n'y a plus de partage possible.

Il n'y a que des possibles expérimentations de voix.

Je rentre à la maison ! Là, le repas attend. Mais le confort de la demeure est tel, je gonfle, je me noie : bientôt, le téléphone sonnera et malgré moi, vraiment, tout se dévoilera comme prévu. C'est immanquable et n'en vaut vraiment plus la peine.

Acheter un parfum, le même qu'hier j'ai senti. Le propager mais rien ne change rien : tu ne veux pas venir !

Et nous nous approchons pourtant.

Mais le chemin, le rentrement n'est rien de simple. (...) Vous avez reconnu ! Dans ces allégations rien qui vous soit étranger...

Au début,  
étaient les ruines, puis  
ils se sont mis à bâtir  
des murs – et ils songeaient  
déjà aux portes, aux fenêtres  
mais le reste s'effondrait.

Au seuil  
du royaume éclatante,  
la lumière de l'incertitude  
animait chacun d'eux, mais  
les ruines se sont ramassées.  
Il ne resta bientôt qu'une pierre.

La lèvre  
entre les dents, l'un d'eux a dit -  
il a parlé et fui,  
empruntant et la pierre  
et le sceau de l'espoir  
qu'elle avait creusé dans la terre.

Enfin,  
ils se sont réunis,  
D'autres ruines obscurcissaient  
le paysage, ils se sont regardés  
les uns les autres, vers d'irrésistibles  
ruelles du regard

« Parisien », dixit le troquet où je bois  
mon pénultième café,  
songeant à la névrose  
évoquée ici-bas, par d'autres,  
plus savants que moi.

Soit, j'accepte cette fourrure  
et mes griffes  
et de voir des gens lents  
et d'attendre cent ans, plus ou moins  
et de cesser d'écrire.

La poésie. N'est pas morte !  
Non, tout simplement banale.  
On ne s'expatriera plus ici.

Le seul chemin, ce sont les rails  
du train qui le permettent.

*1 – omettre d'acheter un billet  
2 – Ouvrir un livre ou un cahier,  
lire ou écrire*

Sortir de Paris et aller où ?  
Au centre de ce monde où je serai formulé.

La dépréciation de ce monde conduit à la dépression,  
à l'oblation,  
au va-et-vient solitaire du sang,  
du sperme.

D'une crispation ralentie en son dernier lieu

Pour chaque privation que je me suis offerte,  
il m'échappe pourtant une tombe.

Et pour les mots que je prononce,  
il n'y a pas le moindre crime commis.  
Oui, tout ceci est pardonnable.

Un référent  
l'ignore.

Cette ville – c'était moi ! –  
isolée en son immuable mois  
arrimé à des feuilles d'arbres,  
tourbillonne.

(le regard sombre, il insiste pour qu'elle parle  
la respiration est allemande et l'accent se soustrait,  
plaintif)

Sourire,  
Le cliché va s'abattre sur eux.  
Mains croisées, ostensiblement  
heureux  
mais leurs lunettes les préviennent ! Un soleil est à craindre.  
- Regardez plutôt la photographie.

Voyageurs.

Si rassurants – des lieux accessibles  
inanimés autour  
d'enfants  
ressemblants et rieurs  
dans l'ombre  
du jardin de sable  
autour de l'autocar qui les attend  
pour le repas.

(Et combien les enfants ne veulent pas  
aller  
manger  
)

Un esclandre,  
ce me semble  
Paris – je  
m'attends à voir  
le sang tracer  
le sillon de ces  
combattants mais  
la police  
surviendra.  
Apaisante est la loi  
morale.  
Paris – je  
semble  
droitement ce travailleur  
précipité en un café  
aux heures de pointe.

Merde, le même !,  
dit-il  
en entendant  
des pas  
précipités dans  
l'escalier.

\*

Je vous attendrai  
là.  
Vous descendrez  
- une hache à la main -  
mais nous aurons  
tous peur.

Les esquisses fragmentées du visage  
que je tenais pour celui de mon épouse.

Nuit,  
tu m'as  
enfoui dans la  
poche de ta blouse.

Au creux de la main sont les mêmes  
que les rails du rêve où je voyage  
Je descends du train mais pas une âme  
n'attend. c'est ici, je me reconnais,  
bavant la neige à travers les hublots.  
Le train se répand sur les toits des demeures.

Je trouve,  
dans l'une d'entre elles,  
le tableau se peint  
la plaie  
de ton faciès.

## Le printemps

Des travaux d'écolier nous attendent  
et d'abord le silence

Le soleil en premier lieu nous oblige aux délasséments des  
mornes ou  
précoces  
abandons.

Puis il s'agit de revenir  
en chaque chose à soi.

Un carré d'herbe pourvoira.

Ce n'est pas le soleil qui représente une nuit,  
une pluie de printemps.

La saison est le sang  
et son corps n'est rien d'autre.

Ici, les arbres sont épars.  
Le soleil balaie unanimement le sol  
de montagnes de gosses qui se jouent  
de tout, du désir  
qu'ils pressentent.  
Chacun de leurs gestes  
(semble l'aveu d'un inceste)  
Une prémonition  
existe (pas un mot, un simple  
espoir, un visage connu).

Non, ici plus de craintes.  
Se suffit de soi  
le fixe temps  
clément, abrutissant  
et les quatre éléments  
harmoniques du cri.

(Deux, trois galants l'entendent,  
étendus tournent lentement la tête.)

L'exhalaison  
troublée à peine par la crainte d'une mère  
qui cherche longtemps son enfant  
d'un cri  
la soeur qui déjà pleure  
(calme-toi ! Agathe...)

sans que nul ne sache  
hormis l'enfant  
de quel sang ce printemps s'allait.

Une foule d'enfants  
à ce moment s'exalte  
sur l'absence de corps  
même défunt de l'enfant.

La folie est le sang,  
le seigneur – un oeil  
et la mort n'est rien d'autre.

Et le ciel est avare,  
faisceau sur lequel  
je repose mes mots.

La mort nous propose  
mieux : un baiser est exclu  
notre source prochaine.

Et un oeil entrouvert,  
ses lèvres font la nuit.  
La blessure est entière

Telle à l'oeil qui tombe,  
telle à la première flaque de printemps  
qui est l'hiver naissant

et mes lèvres qui puisent  
leur prière au toucher  
font la nuit.

Aux gens  
qui ne veulent pas  
d'un univers à deux vitesses  
je réponds  
j'en veux un à  
trois vitesses

Un regard sur la mort.  
un autre sur le rien  
et l'un semble personne.

Où le mène une escalade  
sinon au silence.

Ils ne sont pas  
venus en vain,

## **Une expérience de la chair**

Ce n'est pas la folie aujourd'hui qui me pousse au-dehors de moi. Elle était désirable même avec ses déceptions, du moins multiples : mais elle ne me servira plus à rien. J'ai liquidé l'idée même qu'on pourrait se faire de la folie avec un ange blafard, monstrueux dont j'ai voulu fuir le malheur.

A présent je suis là, un vrai samaritain avec de grandes griffes pour les planter dans le dos halluciné de mes amis. Je n'ai que faire, enfin, de l'amitié : l'humain ne trouve plus écho en moi. J'en ai assez des pérégrinations du temps, assez des sombres plis de l'espace aux LIMITES toujours vierges, je veux fuir ce qui est au-dehors et moi-avec, et je sais pour l'avoir entendu en rêve qu'il me faudra toujours avancer.

Dans une contrée interdite, mon pays sanguin, où j'imagine être mal né, le sorcier vrai, dont je suis l'ennemi, la trahison, me dévisage et dépose mes traits sur le sable fantasque. A présent je le sais, on me l'a suggéré, à quel point j'ai peur d'être nu, ici où les incantations ne cessent pas et provoquent en moi de dangereuses érections, sans joie, sans témoignage, cérébrales enfin.

Un sorcier que je hais et qui ne me voit pas, mais feint de me connaître. Alors, il se sait incapable de commettre la moindre erreur.

Aimable moments du matin ! Le silence, d'abord, dans un bol de café, sur une table et dont la surface, illuminée par une lampe suspendue au-dessus d'elle, parle, en quelque sorte, avec cérémonie : l'Annonciation, pour elle, n'a pas de fin. La chose qui veut se produire est une rencontre des lèvres avec le bord du bol et la vapeur, dont le grésillement paraît bizarre.

Et tout cela, qui devrait éveiller le spectateur, ne fait finalement que l'humilier.

Lombes avortées, à quelques pas de la solidification  
Une station mouvante pour un sursit sans fin.

\*

Demande à l'univers de se retirer de là. Office accompli, non pas en son honneur mais pour soi, pour se convaincre qu'il y a une aire bien vivante, qu'on est et qu'en dehors d'elle, rien ne pourrait subsister.

Trouver pourtant un lieu ; s'y recueillir. Un pur silence doit être observé par l'univers, qui guette aux alentours.

Un univers  
mais un talent de fauve.

Une forêt de nuit,  
diverses proies offertes aux non-perceptions.

Requête insidieuse, insistante et soulageante.  
On a toujours vécu pour ce moment  
et il est seul.

On attendra encore un jour ou deux  
pourtant, et l'on s'inquiétera sans doute  
de trouver sur le sable ce qui semble s'esquiver  
avec une ombre de soupçon.

La sensualité extrême de ce peintre général fait songer à l'éternité,  
plutôt qu'à la perpétuité.

C'est cependant dans une lumière douce  
et même trop  
que se dévoile la galerie d'autoportraits.  
Chacun - traversé par des âges.

J'aimais aussi une sculpture.

Rien que le monde, je ne veux voir personne  
Dans un obitoire où je n'ai rien  
à pardonner, aucun reflet  
Aucune toile ne saurait m'exciter.

*Ici, un cri – ou là, une horloge*  
*Gisements de passe-temps*

Simplement s'exclamer : mais voici ce qui vit ! Dans une grande flaque d'eau. Immédiatement, ne plus chercher à faire le choix qui s'impose mais l'adresser en une permanente disjonction. Et c'est cela qui doit clapoter : on doit subordonner le pire et puis le tordre, sachant qu'il expire toujours d'une façon pire encore. Ce qui vit n'existant pas est la douleur : on la concevra toujours mieux.

Une malchance est cependant qu'on puisse atteindre à niveler la fécondité des passants. De droite puis de gauche, agiter leurs corps nus en un constant grelottement.

## Scène pornographique

La chair où il plongeait avec tant de tendresse la main était sobre, discrète, laissait dépasser leurs ossements et bouillonner leur sang à tous deux. La verge vive lui parlait et il sentait l'engloutir. « D'un vagin érodé », dit-il, « j'ai fait mon havre-deuil, pour un moment. Puis j'ai descendu ces canaux et seulement ensuite j'ai aimé son coeur. »

« Des milliers de chapelles, avais-je imaginé, pour faire l'amour. Or, il n'en était qu'une. » Mais avec aussi ce qu'il en coûte de laisser l'urine enivrer corps et âme. « L'être aimé ne m'entend plus, suffoque. Ma respiration lui tranche la gorge et cependant je suis heureux. Je respire plus fort. »

« O timide passant qui outrage (...) un chameau dans ton dos nous a ravi, moi et ma sexualité. Dans un sens comme dans l'autre, tu avais une verge de femme. Retire ton pas de grave demoiselle, mets-moi enceint.. J'aime la clarté de ta nuque, ton acquiescement, ton sein, son odorat. Défonce-moi : j'aime ce que tu déchires en moi parce que tu le déchires. »

Il reste là. Une place centrale accueille son injonction et le pavé se meut. La dureté du sol. Il ne se lève pas. Il reste à-demi pétrifié sur la flaque de sa passion. Il boit de son eau sanctifiée. Cet instant-là n'existe pas.

D'un doigt, un dieu l'a sanctifié. Le feu de dieu pour un amour d'époque.

Jaunissure de ses lèvres quand on y pense ! Portrait travaillé par un sculpteur défunt, comme en quelques instants où la sève s'émaille.

« Je remplis un office magnifique, trouble de la civilisation. Je recueille les pommes rongées, par milliers, je les compte. Où j'en suis, voulez-vous donc savoir ? Mais ce n'est pas encore votre tour. Je ne sais pas exactement ce que vous faites, ce que vous pensez surtout : cela ne peut importer pour l'heure. C'est seulement votre visage que je taille. »

Celui qui ne l'a jamais vu  
apparition ! se lève  
nu

Ce que signifia cette valse de cahiers  
car leur chant est magnétique  
à la couleur de l'inconscient.

Taisez-vous !  
Taisez-vous, enfin  
Vous avez la couleur de  
l'inconscient.

Je ne sais la distance qui sépare la plume de la feuille de feu.

Rivalité du fou.

FER  
écrit ainsi  
simplement

## **Sur la chair de l'heure (réplique)**

En 1988, je dormais depuis environ une heure.

C'est une chose dont il est difficile de juger car le sommeil vient généralement d'une façon inqualifiable, qui semblerait bizarre, simplement, si l'on n'y était accoutumé.

Un soir serait venu ou apparu et, sans m'en rendre compte, m'aurait endormi pour une nuit qui aurait à peine duré, dans l'espace d'une éternité. Ou quelque chose d'approchant. Peut-être a-t-on entre-temps voulu me déranger ; on a sûrement frappé à la porte. Je n'ai pour ma part rien entendu. Et ce fut comme si j'avais été, le siècle, juste sa parole.

On ne pense plus ici à souhaiter la neuve année à quiconque.

Et comme il a fallu que je m'étonne, à l'autre matin survenu, de ce que je n'ai pas rêvé, sans en être certain, il faut donc s'interroger : qu'on puisse ainsi dormir, par un véritable soir de cataclysme. J'avais éteint la radio sans pressentir la puissance de mon geste. Une satisfaction malsaine, dont le trouble provenait indubitablement, ah ah ! de mon relatif abandon. Depuis, auparavant m'avait paru empris dans l'étau insomniacque de la ville. J'avais même erré, pensez-vous !

Ne rien trouver n'est pas ici, pourtant, une vaine chose. Un leurre ? Non, une accalmie plutôt, vers une heure qui ne régnerait pas, n'abdiquant pour personne - et par rien. Ce n'était pas un rêve mais une vraie construction. En fait de fer, j'avais une profonde striure.

## L'éveil

Chacun de mes instants se perd lui-même et c'est ce qui donne sans doute, au lever, une idée de vacillement, renversé par la nuit on est quand même parvenu à s'éveiller.

Mais quelle nuit, vraiment ? J'ai tenté que me forge l'esprit pour un monde.

L'univers pas encore bâti est lui aussi à plaindre ; il vit déjà peut-être ou apparaît et disparaît, transversalement se rétracte. C'est un moule pour le caractère ; son intrusion n'a pas de norme... Il faudrait se plier à soi et ce, en dépit de tout ce qu'on peut avoir conscience d'être.

Au monde,  
l'heure.

Dans l'indifférence de la terre où je convoite la noirceur de mon  
café,  
on peut toujours espérer mieux !

J'admets qu'écrire est inapte à remplir une fonction.

## **Sur la chair de l'heure**

L'horloge, c'est vraiment ce qu'on a de plus précieux chez soi. Sans quoi, je n'existerais pas, par exemple.

Il est vraisemblable qu'un dysfonctionnement de ce bel oeil puisse projeter hors de ce monde, quelqu'un. Quand il y a un grand danger, en soi ou en-dehors de soi, mais imminent, on le pressent, et donc on regarde sa montre. Mais une horloge semble plus satisfaisante. On est vrai, ici où l'heure règne avec la clarté d'un accord – mais le sûr tremblement d'une quarte augmentée, comme par inadvertance.

Oui, l'horloge est un lieu. On a souvent faim de l'horloge.

Déshérence dans le jeu de mots.

Comme le mot nous a trahi  
AVEC LE SOUFFLE  
Hésitons à bâtir, la pluie  
TOMBE  
Du soir, ne gardons que la souvenance  
sous l'espère que confère au mot  
le souffle  
du trépignement du vent

Et l'impatience de la ville  
ancienne cité renommée, muette  
as-tu trop voyagé  
tu en perdrais le mot  
O sang et mort  
la ville se referme  
et respire son soir  
auprès du mur du lait du sein qui manque